

UN CAUCHEMAR INTIME

Histoires issues du chapitre 2 du livre des *femmes contre des missiles*, de Alice Cook et Gwyn Kirk aux Ed. Cambourakis, intitulés "Cauchemars intimes".

L'histoire est précieuse : des femmes font des cauchemars. Des cauchemars sur la dévastation palpable dans l'air à une époque où la course à l'armement nucléaire fait rage.

Les cauchemars, c'est le lieu des peurs irraisonnées leur dit-on, des émotions non-rationnelles. Mais contrairement à ce qu'on leur dit, elles décident de partager leur cauchemars, parce que ceux-ci racontent comment elles se laissent hanter par la peur. Et que c'est seulement ainsi qu'elles peuvent y répondre collectivement. Rêver nos peurs plutôt que de les fuir, les transformer en outil politique : voilà de quoi on pourrait hériter aujourd'hui.

Ces échanges de cauchemars ont été un des leviers qui a rendu possible la création du camp de la Paix à Greenham Common, une occupation non-mixte d'une base militaire anglaise où devaient être stockées des têtes de missiles nucléaires États-Uniennes. L'occupation a duré près de 20 ans.

Histoire de Mrs Smith

Moi qui ai déjà vécu la plus grande partie de ma vie, je ne peux me résoudre à mourir à petit feu d'une maladie engendrée par les radiations. Lorsque je regarde mes petits-enfants, je m'inquiète et mon cœur se serre – auront-ils jamais la chance de grandir ? Je m'inquiète pour cette terre magnifique qui est la nôtre, elles nous appartient à tou-te-s, pourquoi devrait-elle être détruite par quelques-uns ?

Cette peur m'accompagne chaque jour, et je rêve de ce terrible massacre et de l'embrasement que provoquerait une guerre nucléaire. Voici mon dernier rêve :

je marchais sur une route qui s'étirait, et je pleurais à la recherche de mon époux. La terre s'ouvrait et des milliers de personnes hurlantes aux corps nus tombaient dans ses abîmes.

Tous les membres de ma famille et mes ami-e-s s'inquiètent de l'imminence d'une troisième guerre mondiale, en particulier les jeunes qui ont des enfants. Certain-e-s vivent dans la peur. Beaucoup des personnes que je connais tente d'enfourer cela dans un coin de leur esprit, mais cela m'apparaît de plus en plus difficile à occulter. Je suis convaincue que la plupart des gens ont le sentiment que nous nous dirigeons vers une épouvantable calamité.

Histoire de Ruth

Je ne pense plus à l'avenir. Je ne vois pas plus loin qu'une année. Je n'arrive pas à envisager le futur et je pense que cela vient de la peur de la guerre. J'ai pris conscience de la bombe à l'âge de 8 ou 9 ans. J'eus alors très peur mais je suppose que j'ai fini par m'y

accoutumer. Mais aujourd'hui je n'arrive pas à me projeter dans les années 1990 ; je sens bien que je ne devrais pas m'enfoncer dans ce mode de pensée mais je ne peux pas m'en empêcher. Et puis je me dis que je ne vais pas tout sacrifier, toute source de plaisir, par souci pour l'avenir. Alors je me mets à travailler dur pendant un certain temps, puis je m'arrête parce que cela me semble vain. Je prends le risque que les gens me traitent de folle, mais je n'arrive à me fixer nulle part car je veux faire autant de choses que je peux. Il me semble que je ne désire pas m'attacher à qui que ce soit. C'est dur d'imaginer les gens qu'on connaît en train de mourir. J'ai déjà ma famille et je ne veux pas d'autres sources d'inquiétude. Je ne veux pas imaginer d'autres personnes en train de mourir.

Je crois que cette peur de la guerre s'est accentuée ces deux dernières années, et je suis convaincue que je ne suis pas la seule à en faire des cauchemars. Tous mes rêves de guerre se ressemblent. C'est juste après que la bombe a été lancée, et les gens courent dans tous les sens, affolé-e-s, essayant de fuir. Ou alors tout le monde est mort et je suis seule à la recherche de quelqu'un que je connais. Dans mes rêves, je sais qu'il n'y a pas d'issue possible et que ça ne sert à rien de courir à l'aveuglette dans tous les sens. Tout ce que je veux c'est trouver quelqu'un et mourir avec quelqu'un que je connais. Je ressens toujours une incroyable désolation, un sentiment de perte à l'idée que tous ces gens vont bientôt mourir, y compris moi.

Histoire de Kate

C'était une journée claire dans la grisaille de l'hiver. Il restait, je le savais avec certitude, une demie-heure avant que la bombe ne soit larguée. Je marchais, foulant un chemin de campagne bordé de part et d'autre d'aubépines nues. Mes deux enfants étaient avec moi. Tout à coup, je me sentis calme, philosophe. Il ne restait plus qu'une demie-heure de toute façon. Je ne devais pas effrayer les enfants. Je sentais comme il serait facile de mourir. D'une certaine façon, je ne ressentais pas ma destruction comme une menace. Je pouvais m'accommoder de la mort, qu'elle vienne soudainement et sans que je m'en rende compte, ou alors lentement et de façon tragique alors que je regarderais mes filles adorées, atteintes par la maladie et que je saurais que mes ami-e-s et ma famille, loin de moi et inaccessible, seraient également dans la souffrance. Si seulement. Le hic c' était le « si seulement ». « si seulement » signifiait : si seulement je pouvais être sûre que les champs et les eaux contaminées, que les arbres et les montagnes renaîtraient un jour, si seulement les aubépines nues se couvraient à nouveau de feuilles. Plongées dans ces pensées, je regardais avec tendresse les branches et les rameaux, où très nettement s'offraient à ma vue de petites feuilles vertes bien dessinées. Leur douce vulnérabilité qui se déployait, leur promesse d'espoir, leur gage de printemps et de renaissance me transperçèrent d'émotion. Je savais qu'il ne restait qu'une demie-heure et que le monde ne renaîtrait pas. La promesse d'éternité des feuilles avait été trahie.

Et je me réveillais. Je fus saisie de me rendre compte que mon émotion prédominante était la gratitude et l'émerveillement d'avoir pu contempler ces magnifiques feuilles avant que le monde ne meure.

Histoire de Sarah

Il y a tant de personnes déprimées. Elles ne voient pas comment sortir de la situation terrible où nous nous trouvons tou-te-s, où nos vies sont menacées, ce qui provoque chez certain-e-s des problèmes psychiques graves. J'ai travaillé deux ans dans un centre psychiatrique avant d'abandonner mon travail pour venir ici [à Greenham], et les gens souffraient de dépression à cause de la violence de la société. Une femme avec qui je travaillais faisait chaque nuit des cauchemars de catastrophe nucléaire, de fin du monde, et cela avait pour conséquence qu'elle n'arrivait plus à vivre son quotidien parce qu'il n'avait plus de sens pour elle, qu'elle se sentait vide d'espoir, qu'elle ne pouvait rien y faire. Elle s'était effondrée sous cette pression et on l'avait cataloguée comme folle et internée. Sous prétexte de la protéger, on l'avait gavée de médicaments et mise à l'écart de la société.

Elle connaissait la réalité. Elle s'était laissée envahir et c'est cela qui avait été si dévastateur, parce qu'elle était isolée. Les experts ont réagi ainsi : ne lui en parlez pas car ça la rendra encore plus folle, alors que nous aurions dû admettre collectivement que nous sommes tou-te-s affecté-e-s. Elle n'était pas folle de faire des dépressions à ce sujet. C'est nous tou-te-s qui devrions changer la société afin que plus personne ne fasse de dépression.

Notes introductives par l'auteur Alice Cook

Personne ne sait exactement combien de gens font des cauchemars récurrents sur l'holocauste nucléaire. Ces rêves mettent en lumière l'énorme force d'un sentiment qui, si elle était reconnue et mobilisée, serait libérée vers un mode d'action positive. L'un des traits communs aux lettres de ces femmes est que chacune se sentait isolée dans sa peur, sans savoir que d'autres femmes partageaient ce sentiment. C'était avant que le mouvement des femmes pour la paix devienne cette force en puissance. A cette époque, il ne semblait y avoir aucun moyen de canaliser cette énergie de façon positive. La plupart des rêves et des propos qui figurent dans ce chapitre datent de cette époque. Depuis, de nombreuses femmes qui ont répondu et moi-même avons pu extérioriser cette énergie dans un mouvement positif, et nous impliquer de façon active dans le mouvement des femmes pour la paix.

Beaucoup de femmes sont venues visiter le camp de Greenham Common ou se sont impliquées dans des actions associées au camp à la suite d'une période d'anxiété et de peur croissante de la guerre nucléaire. On ne parle pas beaucoup de ces peurs ; elles demeurent dans la sphère privée de personnes soucieuses d'être prises pour des hystériques pour oser les partager avec d'autres. Nous devons tenter d'accueillir ces terribles sentiments de

désespoir et de paralysie sans quoi ils nous submergeront. Lorsque ce sentiment d'impuissance devient si insupportable que nous devons tenter d'en faire quelque chose, nous sommes propulsé-e-s vers l'action.

La presse présente l'action des femmes de Greenham et d'ailleurs comme « naïve », « sincère » ou « émotionnelle », cherchant à la dénigrer en utilisant des qualificatifs jugés « féminins » ou du côté de la faiblesse. C'est que la presse élude dans ces récits, c'est que ce type de réponse n'est pas la solution de facilité que l'on croit. Il est plus aisé de considérer les missiles de croisière avec le langage abstrait du débat politique, où la mort est envisagée de façon schématique et factuelle, que de penser la mort d'une personne atteinte par les radiations. Pour parvenir à proposer une réponse émotionnelle au fait que notre planète pourrait être détruite par les armes nucléaires, chacun-e doit lutter pour écarter une à une les strates d'apathie et de paralysie qui entourent cette question.

Beaucoup pensent que la guerre nucléaire n'a jamais été aussi probable depuis la crise de Cuba en 1962. On assiste à une nouvelle spirale de la Guerre froide. Les journaux et la télévision dépeignent Reagan et Andropov, comme de plus en plus intransigeants, de plus en plus hostiles au désarmement, et brandissant la menace de la guerre. Selon des sondages récents (The Observer, NOP, 8 novembre 1981, et The Guardian, Marplan, 24 janvier 1983) :

49% des personnes interrogées pensent qu'ils verront probablement une guerre nucléaire de leur vivant ;

87% pensent qu'elles et leur famille ne survivraient pas si l'arme nucléaire était utilisée contre la Grande-Bretagne ;

57% pensent que la politique des Etats-Unis accroît la probabilité d'une guerre nucléaire ;

53% pensent que les bases états-uniennes devraient être démantelées en Grande-Bretagne;

58% des femmes refusent les sous-marins nucléaires Trident ;

67% des femmes refusent les missiles de croisière.

On nous répète sans cesse l'importance d'une dissuasion nucléaire face à la menace soviétique mais aujourd'hui, de nombreuses personnes craignent presque autant les Etats-Unis que l'URSS. Jamais autant de Britanniques n'ont été en faveur d'un désarmement unilatéral.

Dans un sondage d'opinion commandé par New Society en 1980, la majorité des personnes se déclarant préoccupées par les armes nucléaires n'étaient pas disposées à faire quoi que ce soit ou avaient le sentiment que rien ne pouvait être fait. Nombre d'entre elles sont à la fois inquiètes et fatalistes face à une guerre qu'elles pensent de plus en plus proche, et sont

de plus en plus convaincues qu'elles n'y survivront pas. Si on transpose les résultats de ces différents sondages en déclarations personnelles, elles ont un impact très différent.

Les armes nucléaires me font peur.

Je pense qu'une guerre nucléaire aura lieu de mon vivant.

Si une guerre nucléaire est déclarée, je suis sûr-e de mourir. Soit je mourrai dans l'explosion initiale, atomisé-e ou broyé-e, soit je mourrai des suites des radiations.

En se confrontant à cette question de cette manière, on transforme l'abstrait en concret, l'impersonnel en personnel. Telle est la réalité qui se cache derrière les opinions exprimées dans les sondages, parce que l'utilisation d'armes nucléaires touchera chaque individu directement et personnellement.

Nous vivons tou-te-s avec la menace d'une guerre nucléaire. C'est un fait, une éventualité qui imprègne nos vies, que nous choisissons d'y penser ou pas. A cette minute précise, il y a suffisamment d'armes nucléaires pointées sur différents pays pour faire exploser la terre plusieurs fois, si jamais une guerre devait être déclarée par accident ou à dessein. Nous sommes cerné-e-s par des informations qui tentent de masquer ces faits. La terminologie nucléaire – des mots tels que « surenchère », « mégatonnes », « théâtre de guerre » - est devenue notre vocabulaire courant. Même l'image d'une explosion nucléaire, le champignon atomique, est une expression communément utilisée. Nos lectures ne portent pas sur les armes nucléaires et sur leurs effets réels, mais sur d'abstraites « ogives ». Ainsi dans le débat sur les missiles de croisière, le gouvernement a mis l'accent sur le « contrôle à double clé » et sur « le missile de croisière comme une réponse aux SS-20 soviétiques ». De cet euphémisme se dégage une étrange sensation d'irréel lorsqu'on se rend compte que ce dont on parle, c'est la mort de millions de personnes.

Il est bien évidemment de l'intérêt des politiques qui soutiennent la course aux armements nucléaires de passer sous silence la dure réalité dans leur présentation des « faits » au peuple, préférant les euphémismes. Il n'est pas étonnant non plus que la plupart d'entre nous acceptent cette situation avec un certain soulagement. Car sans cela, nous devons nous confronter à une vision si terrifiante que tout notre être se révolte et nous inventons des stratégies psychiques pour nous défendre.

Mais il est de plus en plus difficile de conjurer nos peurs. Souvent elles reviennent sous la forme de cauchemars. Dans nos rêves, nous traitons des informations et des sentiments que nous ne parvenons à assimiler dans notre vie éveillée. Les femmes qui décrivent leurs rêves dans les pages qui suivent les ont souvent interprétés comme des moyens de rendre explicites pour elles des peurs trop dévastatrices pour pouvoir être appréhendées à l'être de veille.